

# Un NUMÉRO D'ÉTÉ, Pourquoi Pas?

Vous tenez entre vos mains le résultat d'une idée tout à fait originale: la publication de numéros d'été de notre journal. On en parlait dès la parution du dernier numéro de l'année, mais... "un journal étudiant paraît seulement pendant l'année scolaire! Un numéro d'été, 'ça ne se fait pas!'" Nous répondons: "Pourquoi pas? Ça se fait, et ça s'est fait!" S'il y avait quelque doute sur l'enthousiasme qui règne chez les collégiens uni-

versitaires, ce numéro devrait aller loin pour dissiper ces doutes.

C'est une idée à continuer, les étés à venir. Le précédent est créé, maintenant: il n'est pas impossible de publier des numéros d'été.

Un nouveau pas en avant a été fait dans l'établissement solide de notre journal "Frontières" comme une influence positive dans la communauté franco-manitobaine. Maintenant, nous ne pouvons plus retourner en arrière.

# FRONTIÈRES



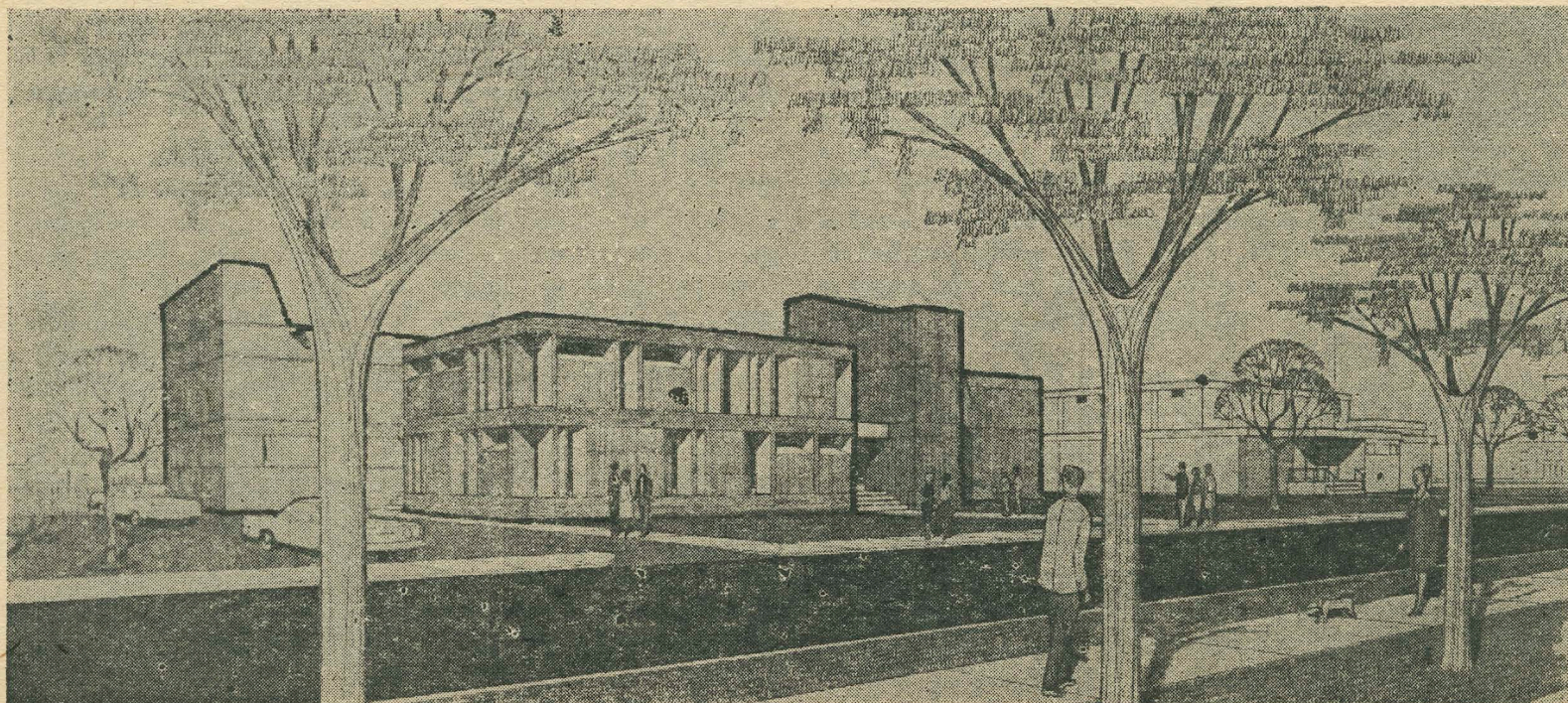
Vol. IV, no 1 Journal des étudiants (en vacances) du Collège de Saint-Boniface Juillet 1963

## Un projet pour établir un centre culturel prend de l'envergure

par Raymond Hébert.

Une idée court actuellement dans différents cercles canadiens-français à Saint-Boniface: l'établissement d'un centre culturel et récréatif franco-manitobain. On a tenu quelques réunions déjà, auxquelles étaient invitées toutes les personnes intéressées à la réalisation éventuelle de ce projet. Entre autres, il y eut la réunion du

14 mai, au Collège de St-Boniface, où un comité provisoire fut choisi. M. Bernard Aubry en fut élu président, et M. Jean Bérubé, vice-président. On trouve sur ce comité des représentants du Cercle Ouvrier, des Chevaliers de Colomb, du Cercle Molière, etc. Ce comité tint une réunion plénière le 11 juin, pour dessiner un plan d'action plus





## *Un Centre Culturel (suite)*

défini en vue de l'établissement de ce Centre.

Mais d'où vient cette idée d'un Centre culturel? On en parle, ici et là, depuis 1916. Plusieurs groupes ont fait, depuis ce temps, quelque chose en ce sens-là: le Club Saint-Michel, par exemple, fut un essai de centre, quoique strictement récréatif, et il fut une réussite . . . pendant quelque temps. Cependant, il n'y eut jamais un mouvement pour un Centre d'envergure, tel que celui qui se discute depuis deux ou trois ans.

L'idée à la base de ce Centre, dans la Charte dressée et proposée à la réunion du 14 mai par Me Louis Deniset, est celle-ci: ce serait un Centre de ralliement pour tous les gens de langue française vivant au Manitoba. Cependant, les gens de langue anglaise ne seraient pas exclus catégoriquement: mais ils le fréquenteraient plutôt à titre d'"invités": l'ambiance de ce Centre serait strictement française.

\* \* \*

Evidemment, la première objection d'ordre pratique dans la réalisation de ce projet est le financement de ce Centre. Plusieurs suggestions à ce sujet semblent avoir été émises aux différentes réunions tenues jusqu'ici. Peut-être la plus pratique et la plus juste est celle-ci: une campagne de souscription, où des pères de famille achèteraient une carte de membre pour leur famille, à un prix fixe (disons \$25). S'il y avait deux ou trois mille cartes de membres vendues à ce prix, il y aurait déjà une somme considérable qui démontrerait le vif intérêt apporté à cette idée: ainsi, il serait facile d'emprunter le reste du montant requis (soit entre \$500,000 et \$1,000,000 en tout) d'autres sources. Le Centre lui-même, une fois construit, se financerait lui-même, tel qu'il est envisagé actuellement.

L'administration de ce Centre serait entre les mains d'un bureau de directeurs, qui seraient élus seulement par les membres du Centre. L'endroit qui semble être mentionné le plus souvent, et qui semble réellement être le plus propice pour un tel Centre est l'endroit où se trouve actuellement le Club St-Michel, près du gymnase Notre-Dame.

Evidemment, la question la plus intéressante est celle-ci: que comprendrait ce Centre? Qu'y trouverait-on? La réponse à cette question doit nécessairement être vague, comme tous les autres aspects de ce Centre, à ce stage embryonnaire. Cependant, on semble avoir établi que les organisations ou activités suivantes y seraient probablement casées:

1 — Le Cercle Molière, pour lequel serait construit un petit théâtre de deux ou trois cent sièges. (On voit immédiatement l'utilité de ce théâtre: le Cercle pourrait ainsi jouer une pièce plusieurs fois à différents auditoires: par exemple, il pourrait jouer la même pièce chaque soir pendant une semaine, atteignant ainsi beaucoup plus de gens.)

2 — On y trouverait les bureaux de l'AECFM et des Conseils des Chevaliers de Colomb de la

région.

3 — Le Cercle Ouvrier (qui, on le sait, devra quitter sous peu ses locaux actuels) s'y retrouverait aussi probablement (tout en gardant, évidemment, son autonomie). Ainsi serait peut-être ajouté au Centre une aile où l'on trouverait des allées de quilles, des tables de billards, et autres jeux intérieurs, tels que, par exemple (bien que c'est peut-être viser un peu haut) jeux de badmington, de balle au mur, et une piscine intérieure. (Ici, le gymnase Notre-Dame pourrait peut-être être utilisé.) L'important est d'avoir une **organisation** efficace en tous ces jeux, surtout pour les jeunes.

4 — Un club "semi-exclusif" serait peut-être formé, qui grouperait professionnels et hommes d'affaires. Un tel groupe (dans le genre des "Rotary Clubs", "Kiwanis", etc.) pourrait faire un bien immense, car il réunirait réellement les franco-manitobains les plus influents, dont les hommes les plus en mesure de mener à bonne fin les projets (législatifs ou autres) qu'ils concevraient.

5 — Enfin, on retrouverait en un tel Centre un "restaurant français", des salles de réception, etc.

\* \* \*

Tout cela est bien beau, mais . . . est-ce que ce Centre deviendra une réalité? Quelques facteurs nous laissent entrevoir la réalisation éventuelle de ce projet: par exemple, le fait que le Cercle Ouvrier doive construire un édifice ailleurs est déjà un atout pour le Centre: en effet, le Cercle Ouvrier aura un fonds assez considérable qu'il pourrait apporter au Centre, tout en gardant son autonomie. De plus, le vif intérêt qu'y apportent les membres du Comité provisoire (par exemple, Me Deniset, qui a préparé une Charte, M. E. Gaboury, qui a conçu un dessin architectural, que nous reproduisons ici, M. Georges Guilbault, qui a préparé une étude pour connaître la densité de la population canadienne-française du centre de Saint-Boniface, et M. l'abbé Deniset-Bernier, qui a lancé l'idée sous sa forme présente) nous permet d'adopter une position d'optimisme.

Mais en définitive, ce sera de vous, franco-manitobains, que dépendra le succès de cette entreprise d'envergure: à vous de manifester positivement votre intérêt à ce projet. Vous pouvez le faire en adressant tout commentaire ou suggestion à un membre du Comité provisoire (nous en avons nommé quelques-uns au cours de cet article), ou encore, en adressant vos lettres à ce journal. Nous les ferons parvenir au président de ce comité, M. Aubry. De plus, parlez de ce projet aux membres de votre famille, à vos amis. Il faut que cette idée s'allume chez tout franco-manitobain, et enflamme tous et chacun, comme elle enflamme actuellement ceux qui s'en occupent activement. Ainsi, un jour, St-Boniface redeviendra un centre vivant de culture française.



## Editorial

# "E MORTE"

Jean XXIII est mort.

En quatre ans et demi, il a complètement renouvelé la façade monolithique que présentait parfois au monde l'Eglise catholique. Il a été la personnification de tout ce qu'il y a de jeune et vivant dans notre religion, où l'on est ébloui souvent uniquement par toute la pompe et les cérémonies qui peuvent sembler tellement extérieures. Il a été le pape de l'oecuménisme, s'adressant aux communistes et aux protestants tout comme aux juifs et aux orthodoxes. En ce sens, il était réellement le "père" du monde entier... et le monde entier pleure son départ.

Derrière lui, il a laissé son oeuvre principale: Vatican II. Ce Concile, qui a enfin laissé libre cours aux idées nouvelles, modernes de théologiens comme Karl Rahner, s.j., et Hans Kung, s.j., permettra une adaptation vaste de l'Eglise toute entière aux problèmes spéciaux et d'importance extrême de notre ère. Grâce à Eugenio Roncalli, fils de paysan, un grand nombre, un très grand nombre de gens verront la religion catholique non pas d'abord

comme une dictature étroite rabaisant l'individu sous le joug d'un clergé bien vêtu et bien nourri, mais d'abord comme le mode de vie le plus humain et le plus optimiste, parce que fondé par un Dieu.

La mort même de Jean XXIII édifia l'humanité tout entière. Pendant plusieurs jours, le pape, tourmenté par une agonie interminable, ne cessa de prier son Dieu, et de désirer intensément

d'être uni à lui, après avoir vécu en lui pendant toute sa vie.

Jean XXIII est mort... mais son oeuvre demeure. Poussé par l'Esprit Saint, il a mis en mouvement des forces qui marqueront définitivement l'histoire de l'Eglise, et l'histoire de l'humanité tout entière. Déjà son successeur, Paul VI, a promis, dans son premier message radiophonique, de continuer l'oeuvre du grand pontife.



## FRONTIÈRES

directeur: réginald lacroix

ass-directeur: michel-claude lavoie

rédateurs: mlle jeanne benoist  
michel lagacé

secrétaire: mlle patricia pelland

aviseur: p. andré surprenant, s.j.

trésorier: paul savoie

imprimerie: gerald backeland  
michel monnin  
jean larivière

directeur (nos. d'été): raymond hébert

rédateur en chef: roger léveillé

maquettiste et mise en pages: roger turenne

dactylographes: mlls jeanne benoist  
patricia pelland

organe officiel de l'association des étudiants  
du collège de saint-boniface.  
imprimé par les étudiants.



# LES LIMELITERS

## *ambassadeurs du folklore américain*

par Michel-Claude Lavoie.

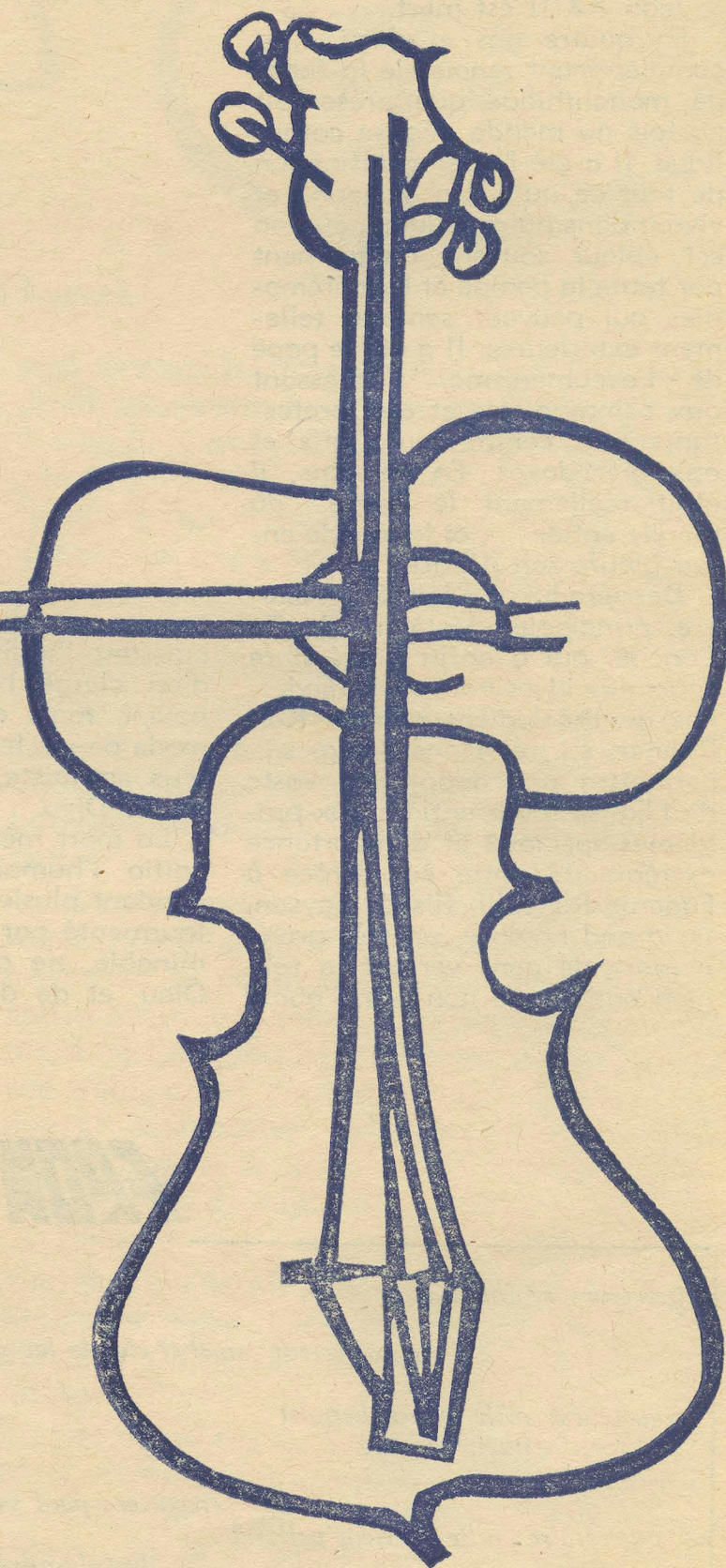
C'était le 4 mai. A l'auditorium de Winnipeg, les Limelitters, un trio de chanteurs de folklore américain, donnaient un concert.

L'atmosphère dans l'auditorium était tout excitation, tout attente. L'assemblée (composée surtout de jeunes de vingt à trente ans) savait en partie à quoi s'attendre. Ils avaient entendu parler, ou écouté sur disque les Limelitters. Maintenant, ce groupe nous appartenait pour quelques heures, en personne.

Les lumières s'obscurcissent... l'auditoire se tait... trois hommes entrent; l'un avec un banjo, l'autre une guitare et le plus grand avec une contrebasse. La foule applaudit frénétiquement. Leur premier numéro: "There's a meetin' here tonight" est rendu de façon à pénétrer tout l'auditoire d'un rythme contagieux. On se sent liés, dès la première mélodie, aux artistes... preuve que leur musique est vivante et qu'elle porte un message. L'auditorium résonne sous les chansons comiques: par exemple: "Les Moines de St-Bernardin"... et la soirée passe. On se cogne les coudes et l'on se répète: c'est bon! ! On parle à des gens que nous n'avons jamais vus avant, mais que la musique des Limelitters a rassemblés en une grande famille.

La soirée progresse et chaque nouvelle chanson (une anecdote en soi) révèle un nouvel aperçu du talent du trio. Une question: qu'est-ce qui constitue l'essence de leur art dans l'interprétation de chants folkloriques. En effet, les Limelitters se trouvent dans un domaine où les artistes (au sens large) sont innombrables. Peu ont leur voix, leur authenticité, sincérité, et leur souci de perfection et de bon goût. Je dirais même qu'ils sont peu nombreux ceux qui savent rendre ce genre de musique. La fonction d'une chanson de folklore est sociale. C'est une expression musicale d'un groupe, d'une nation liée par les coutumes, les moeurs, etc. ... On y trouve des contes d'amour, romantiques ou tragiques, des contes de guerre, de patriotisme, des leçons de morale, des morceaux de philosophie ou d'histoire. Enfin, n'importe quelle pensée ou émotion d'un groupe ethnique peut trouver son expression dans son folklore. Or, il faut que les interprètes aient la sincérité, l'authenticité que nécessite cette musique. Les Limelitters se classent merveilleusement dans cette catégorie. Ils rendent les chansons vivantes — sincères. Ils ajoutent même à ce souci d'authenticité, un rythme très moderne. Ils adaptent des chansons vieilles de cent ans à un auditoire "vingtième siècle". Voilà en général, l'art des Limelitters et la raison de leurs nombreux succès!

C'est assez remarquable d'entendre chanter le folklore des autres pays avec l'accent propre à chaque langue. En effet, Alex Hassilev est maître en plus de douze langues. Lou Gottlieb, premier du trio, possède un Ph.D. Glenn Yarbrough a une



voix fantastique — presque divine...

C'est une soirée que je n'oublierai jamais... et je doute que les 5,000 auditeurs les oublient. Ils ont laissé à Winnipeg un souvenir qui demeurera longtemps. L'auditorium n'a jamais connu auparavant auditoire aussi exhubérant, si sympathique et si joyeux.

Les Limelitters avaient un message à nous livrer et tous se sont sentis plus riches à la fin de la soirée.



## à l'affiche

Pour les cinéphiles, CBWFT, canal 6, apporte avec la belle saison les meilleures cinéastes du monde et leurs oeuvres.

Ciné-Club présente, les jeudis (10 h. 30):

—11 juillet: une réalisation de Jean Renoir, "Bas Fonds", d'après Gorki, avec Jean Gabin, et Louis Jouvet.

—25 juillet: un des plus grands films japonais, "PRIERE DU SOLDAT", qui a passé à Winnipeg cette année, on se souvient, au théâtre "Playhouse".

—15 août: "Lola Montèz", de Max Ophuls, avec Martine Carole et Peter Ustinov.

—29 août: A ne pas manquer: La Nouvelle Vague apporte un des films les plus controversés de nos jours, "L'ANNEE DERNIERE A MARIENBAD", d'Alain Resnais.

—5 septembre: "du rififi chez les hommes", de Jules Dassin. Les vedettes sont Jean Servais, Robert Manuel et Magali Noël.

—26 septembre: La saison de "Ciné-Club" se termine avec un autre film formidable, "La ballade du soldat", film russe

excellent.

D'autre part, "Billet de faveur", les samedis à 8 h. 30, a débuté le 22 juin avec "Je ne voulais pas être un nazi", de Wolfgang Staudte.

Le mercredi 26 juin, de Norbert Carbonne, on présentait une comédie sentimentale, "La Gamberge", avec Arletti.

Billet de faveur se termine avec deux films d'espionnage:

—du français Georges Clouzot, "Les espions", avec Curt Jurgens, Peter Ustinov et Sam Jaffe;

—de Robert Parrish, "Aveux spontanés".

De plus, "Documents" présente, les dimanches soirs (10 h. 30), du 29 juin au 29 septembre, 24 courts métrages. Notons tout spécialement "L'Amérique insolite", de Reichenbach (23 juin), "L'âge du Jazz" et "New York" (4 août), et "Temps du ghetto" (15 septembre).

A noter aussi qu'il y a plusieurs autres films intéressants qui passeront au cours de l'été. Consulter régulièrement la chronique de CBWFT, dans "La Liberté".

# ATTENTION!

Ce numéro de "Frontières" est le dernier que recevront les étudiants de Philo II — 1962-1963. A leur intention, nous incluons cette formule d'abonnement. Pour la somme d'un dollar, ils recevront les prochains sept numéros que nous imprimerons cette année. (Cette offre vaut aussi pour tous les autres lecteurs de FRONTIERES.)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

Adresser toute correspondance à

"FRONTIERES"  
Collège de Saint-Boniface,  
St-Boniface, Man.

## Pharmacie Paquin

A. E. Paquin, pharmacien

Produits pharmaceutiques

Ordonnances de médecins remplies avec soin

Cartes de souhaits en français  
pour toutes occasions

Téléphone CHapel 7-3863

157, avenue Provencher ST-BONIFACE

## LIBRAIRIE FIDES

133, ave. Provencher

St-Boniface

Tél. CH 7-1782



## LE FESTIVAL:

# DÉCEPTION OU RÉGAL ARTISTIQUE?

par Jeanne Benoist

Le théâtre Playhouse est rempli de Canadiens français; à huit heures, déjà, tous les billets sont vendus — exploit que ne réussissent même pas les meilleures pièces de théâtre, ou les meilleurs concerts. Un seul événement peut attirer un auditoire aussi considérable de Canadiens français: c'est le Festival de la Chanson française.

On a parlé de "régala artistique", "d'heures inoubliables". Je ne crois pas qu'il faille exagérer à ce point. Et ce n'est pas le but du festival de tâcher d'atteindre un degré de perfection artistique aussi élevé.

Le festival, c'est une rencontre de gens de toutes les paroisses françaises venues entendre les leurs. Le festival, c'est quelque chose de jeune et de spontané — des voix jeunes, des couleurs vives, un groupe bien mené. Mais le Festival de la Chanson française est avant tout une soirée de folklore. Qui parle de folklore parle de traditions. Et le festival aux chants traditionnels est devenu lui aussi une tradition; tradition que nous avons perdue au départ du Père Caron. Mais, avec le retour du Père Caron le festival renaît et l'an dernier tout le monde en parlait des semaines à l'avance. C'était comme dans le bon vieux temps. Plusieurs, en entendant les mêmes vieilles chansons se sentaient rajeunir. Les plus jeunes, qui n'avaient pas connu ça, y allèrent plutôt par curiosité. Et ils se sont sentis pris par une atmosphère toute particulière. A la fin, toute timidité était vaincue et on chantait avec le chœur, nos chansons — tout en nous rendant compte que ça faisait longtemps qu'on n'avait pas eu l'occasion de le faire.

C'est tout ça le festival; rencontre, spontanéité, charme du vieux folklore... C'était cela qu'il était il y a dix ans. Nous nous sommes aperçus l'an dernier que les années d'interruption ne l'avaient pas vieilli. C'était un ami qu'on retrouvait. Cette année, autant de gens y ont assisté. Mais est-il resté le même? S'est-il amélioré? Où en est-on?

Dès le début du programme avec le "Notre-Dame des Ecoles" et le "Regina Coeli", nous nous retrouvions en pays de connaissance. Puis, le chœur et l'orchestre enchaînent avec un extrait des chœurs d'Athalie, un vieux cheval de bataille du Père Caron. Et là encore, on trouve de la vie tout plein.

Enfin, "Les lapins", les fameux lapins dont on nous avait tant parlé... le plat de résistance de la soirée... qui s'est montré un peu décevant, après tout. Les petits lapins avec leur simplicité et la fraîcheur de leurs voix s'attirèrent la sympathie et l'attention de tout l'auditoire malgré les efforts du Vieux Lapin. "Les lapins", c'était avant tout une occasion de faire entendre des voix de petits enfants. C'est une excellente idée. Mais n'y aurait-il pas moyen de faire ceci dans un cadre plus jeune, avec une pièce qui sent moins le sermon dégoulinant de sentimentalisme patriotique? J'avais l'impression qu'on faisait dire à ces pauvres petits lapins des choses qui sonnaient faux dans leur bouche, et qui manquaient de naturel. Ils en entendront bien assez long sur "le bon vieux temps" et "la jeunesse d'aujourd'hui" quand ils seront adolescents, et les jeunes ne répondent plus à ce genre d'appel. Heureusement que le chant et



la danse nous faisaient oublier les leçons trop arides de l'opérette elle-même. Mais il est vrai que je ne suis pas dans une position idéale pour juger de la valeur d'ensemble de l'oeuvre. Nous étions sans cesse dérangés par plusieurs membres du chœur qui se levaient, marchaient, se parlaient, en un mot qui montraient un manque total de savoir-vivre . . .

Après l'entracte, je me sentais plus à l'aise, et le programme se montra tout à fait digeste. "Si tous les gars du monde" fut surtout bien aimé et de l'auditoire et des membres du chœur qui y donnèrent tout d'eux-mêmes. Là, ils étaient dans leur élément! Ce n'était pas du folklore, mais c'était bien français, et bien jeune. Mentionnons ici l'orchestre, un bon petit orchestre, formé presque entièrement de gens de chez-nous, qui ressortit tout spécialement dans l'accompagnement de "J'ai tant dansé", arrangement dansant et fort intéressant.

Et c'était le temps de faire entrer l'auditoire dans la danse. On chantait — un peu moins que l'an dernier, ce me semble — mais l'entrain remarquable du directeur parvint sans difficultés à casser la glace. On se sentait dans la famille. Personne ne s'est scandalisé du fait que la chorale dût recommencer "Alouette" parce qu'elle avait raté le début. On doit admirer la simplicité avec laquelle le Père Caron mène sa barque. C'est ça qui fait tout le charme du Festival: la simplicité — et elle était là en abondance cette année.

Mais il faut aussi déplorer le manque de diversité du programme. D'une année à l'autre, le menu reste un peu toujours le même et les aliments risquent de prendre un goût fade à force d'habitude. L'an dernier, on était heureux de trouver la même formule, les mêmes chansons que nous avions un peu oubliées, mais il ne faudrait pas que le Festival devienne une habitude, car alors, il ne remplirait plus son rôle — d'intéresser les gens au Folklore, à la chanson française. Notre folklore est riche. Pourquoi ne pas chercher à varier un peu plus le programme, d'année en année. Il ne faudrait surtout pas qu'au nom de la tradition on coupe le flot de sève qui assure la jeunesse de notre Festival de la Chanson française . . .

## Imprimerie Labelle

**POUR TOUS VOS IMPRIMES**

Léo Labelle, rep. Tél. CH 7-1843

162, Provencher

St-Boniface

## NORWOOD JEWELLERS

Official C.N.R. Watch Inspectors

Longines-Wittnauer watches

Guaranteed repairs our specialty

F. R. Callin

320½, ave Taché

Norwood, Manitoba

**"UNE MISE ÉLÉGANTE  
EST UN PLACEMENT"**

voyez:

**A. HUOT CO. LTEE.**

200, ave. Provencher

St-Boniface

Se sentir chez-soi

loin de chez-soi

**RENDEZ-VOUS CAFE**

150, ave Provencher



# "I KNOW HIM!... HE TAUGHT ME

by Bernard Mulaire

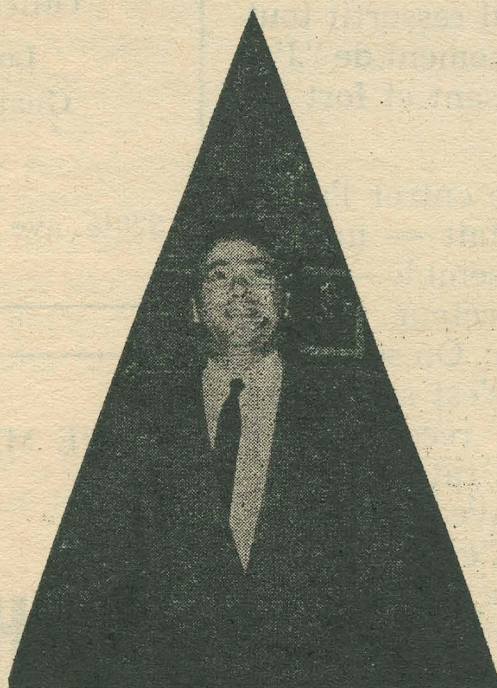
Let's pretend, shall we? Let's pretend we are all Methodists — not schismatics, but grade ten students at Saint Boniface College. All right, is everybody ready? Fine!

This is our second day of school as Methodists and we are all eager to learn. It is two p.m. and we are about to meet our new English teacher. He has been teaching here for some time but we do not know him. All we can say about him is that he is known under a certain 'nom de plume' . . . We have rarely seen him around, or if we have, he passed by so fast that we did not have time to look at him. All we remember is his large hat with the turned up brim. These are the thoughts that we are communicating to one another while waiting for him.

Suddenly, over our shouts and cries, the voice of the sentinel is heard as he yells: "He's coming!" In a matter of seconds and after a few fist-fights, desk-pushing and book-throwing sequences, we all manage to "shove" our way into our respective places, stand up straight, shut up and prepare to grin our most disapproving smile to our new teacher. A few seconds later, the teacher still has not shown up. Somebody at the back, the biggest and toughest fifteen-year-old of the class, gets tired of frowning, becomes restless and starts to hit a smaller student over the head with his Webster. Of course it does not take long for the rest of us to join in the fun with our own Websters and a few . . . "Winstons"! Never again will we make use of our dictionaries so much.

And so it is in such a turmoil that our new teacher walks in, or should I say, drags himself in. He is rather short but still somewhat stocky. He wears a grey smock over a very neat and well-pressed blue suit and has a large

pink silk tie bulging at the neck. His face is round and nearly fat enough for a double chin, but not quite. His hair is cut short and combed straight up as he cannot manage to comb it any other way. This irritates him very much and so, a few years later, he will be seen coming into class with the "clean-cut" Yul Brynner look. By the looks of it, it seems he just got out of bed, for after all this time, he is still literally dragging himself towards the desk. Later on, we were to learn that what had



tired him so was his bicycle ride from Windsor Park. This tired his eyelids too and they keep dropping down. To make them hold, he rubs them and this he does in a very ingenious manner. With his left arm passed behind his neck, he manages to rub his right eye with the hand. I tried it and found it can be done without too much discomfort. In his right hand, he holds his glasses and a book. After much effort he grabs the desk as if he were holding on for dear life, then leans all over it, puts his book down, and rests a bit. After a while he pulls himself together, recites a prayer to which we mumble in a chorus. He then

sits behind the desk where he will demonstrate a gymnastic feat. First of all, he sits crosswise on the chair, holding his head with his hand and rests his elbow on the desk, while his other arm is twisted high up around the back of his chair. This pose is one of a series which he will do during the period with "glasses-taking-off-and-putting-on", eye-rubbing and throat-clearing intervals.

For a while he stares at his bewildered students. Finally, he says: "My name is Lucien Paquin and unfortunately you will have me as your English teacher." After a few approving nods from across the class, he adds: "Of course, that goes for me, too, you know; there, there . . ." "...It's too bad, but what can you do?" He goes on staring, then says: "I heard a funny joke on the radio this morning . . ." and he stares some more while we stare back at him. Some are starting to smile in spite of themselves. Then he adds, after a few minutes of tension-killing silence: "Oh, well! it wasn't that funny after all . . . Take out your Golden Caravan . . ." with 'Caravan' pronounced à la French.

It was thus that my classmates and I from old "Méthode B 60-61" were officially introduced to our new teacher, Mr. Lucien Paquin. I am sure that it also was in a similar way that all of his former students met him.

As irregular as he might have seemed, he is the man we were to know as an amazing individualist sprinkled with a generous dose of extremely humorous wit, a man who was to become a primary figure in our student lives and one of the most revered and admired teachers.

But now, unfortunately, he is going to Ontario and it is with sorrow in our hearts that we see him leave. I am sure that every single student at Saint Boniface College who has had the opportunity of knowing him regrets



# AT SAINT BONIFACE COLLEGE!"

his departure.

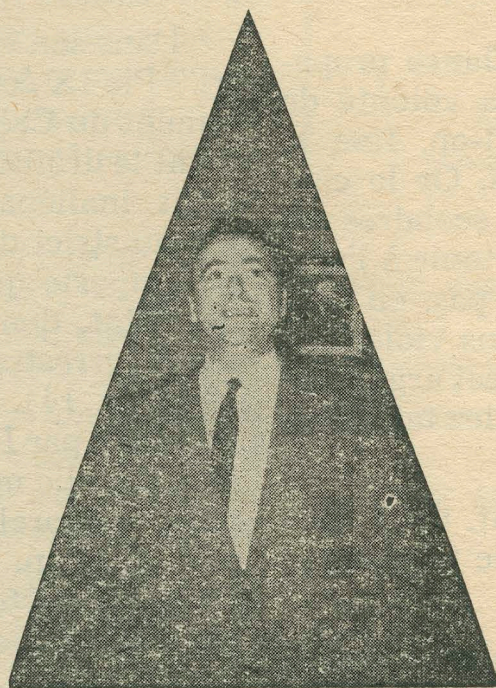
In these past years, during which he has taught us, he was for us the light in our sometimes sombre lives, for Mr. Paquin had the gift of enlightening us with his every period of English literature. He knew how to teach and he also knew how to always make it interesting for everyone. With him, we studied literature, and nothing else. For him, what was important was not to know the exact date of some unknown author's birth, but for us to understand that literature is the mirror of life and if it were anything else, it was just as worthless as science fiction or the ever-popular "Westerns" with which our T.V. screens are so much afflicted. Yes, for him literature meant life: his life, our life, everybody's life. It had to overflow with life.

Life means more than the limited textbook. Life means the world, everything that makes us and everything that makes what is around us. Life is what we feel, what we hear, what we see. That is why, in order to illustrate the meaning of a poem, the key to a short story, Mr. Paquin could just as well come in class with a commercial advertisement from last week's *Life* as with a few impressive volumes of advanced English literature.

Discussions followed every new adventure in literature where the student would express his opinions on the subject. These proved to be very popular with everybody because it gave us the opportunity to exchange our views in a very intimate atmosphere and without fear of embarrassment. Our course carried us to all the problems of life (just as Emily Dickinson said it would: remember "The Book") and with Mr. Paquin we learned to question them and try to find a solution. That is also why, during these discussions, we could just as well start talking about the poetic beauty of

Grandpa's old rocking chair and end up investigating a world crisis.

Mr. Paquin's success as a teacher is due to the fact that he was convinced of what he had to do as a teacher and that he did it with his heart and soul. He knew that as a teacher he had to make his pupils appreciate literature so that they could live. Yes, live, because literature, being life, is also a means of finding ourselves, our lives. How often authors like Robert Frost



brought back to us the nostalgic memories of our childhood and some others, like Thomas Gray and John Milton made us search for the meaning of life or just brought back to our attention basic realities of our lives which passed unnoticed under the pressure of our modern age? It is thus easy to see that a life without literature is a dead life. We go on tending to our everyday routine which slowly engulfs us.

I do not want to leave the impression that because Mr. Paquin taught us, we are completely open to life around us. It would be impossible through these short years. What he did was open the gates for us and

give us a head start. The rest is up to us. We can do like him and keep on running or we can always sit back in the shade and rot there if we very well please. To be completely awakened to the many aspects of life demands effort.

As I do not know everybody intimately, I do not know if there will be a stampede, but I do know there won't be very many "shade-lovers".

Mr. Paquin is leaving us, but I am sure he does not leave disappointed in himself because he leaves knowing he has been true to himself. He leaves knowing that he has helped boys to live their life more fully. He has helped them to become better men later on, real men, not brutes but men aware of their fellow-man, aware of their problems and thus help the world to be that much better for everyone.

As you have noticed, I did not wish Mr. Paquin good luck in his adventure, nor did I wish him success because I am personally convinced that a man of his caliber cannot do otherwise than to be a success wherever he may be teaching. I am therefore certain that he will once more be a tremendous success.

So, to all of you who have known Mr. Paquin, keep his memory fresh in your hearts because it is the pride and glory of a privileged few to say: "I know him! Good ole Mr. Paquin. He taught me at Saint Boniface College . . . ! ! !"

However, there is one wish I would like to extend to him but I know of no one else who could have phrased it any better than Robert Burns:

"And there's a hand, my trusty  
fiere,  
And gie's a hand o' thine;  
And we'll tak a right guid-  
willie wought  
For auld lang syne."



# POUR APAISER LES CONSCIENCES

par Alfred Ducharme, s.j.

Est-il opportun d'enseigner en français, malgré l'acte scolaire, qui détermine l'anglais comme langue d'enseignement? Faut-il s'en tenir à la loi et resserrer le français dans l'étroit réduit qu'on lui concède? A cette question, les réponses les plus diverses sont apportées. Les uns veulent du français partout et à tout prix; les autres préfèrent une amicale attitude de confiance envers l'élément anglais . . . qui finira bien par nous rendre justice. Entre ces deux positions, il y a toute une gamme d'attitudes possibles.

Certains partisans de la confiance propagent un argument qui énerve la volonté de lutte chez plusieurs. La loi, dit-on, fixe la langue d'enseignement, l'anglais. Or le contrat signé avec les commissions scolaires est soumis à la loi. Il faut donc s'en tenir à l'acte scolaire. Un professeur ne peut pas, en conscience, enseigner en français sans violer son contrat. Une religieuse gagnée à cet argument disait à ses opposants: "Vous voulez faire passer la langue avant la religion".

Précisons la question. De fait, deux problèmes se posent: un problème de tactique et un problème moral.

Le problème de tactique se ramène à ceci: pour atteindre nos buts, l'épanouissement et le rayonnement de la culture française, est-il préférable, dans les circonstances actuelles, d'imposer le français comme un fait ou de procéder lentement par compromis avec les milieux politiques? Ce problème est discutable. C'est à l'Association et à son exécutif de nous donner, — après étude, — une réponse nette à cette question. C'est à notre journal, **la Liberté et le Patriote**, de diffuser ces directives. Depuis quelques années, l'Association s'épuise en luttes sournoises et gaspille ses énergies en divisions internes. Les défenseurs des deux positions, lutte et concession, se tiraillent. L'exécutif, élu au congrès, doit faire l'unité. Tout Canadien français doit se rallier à la ligne d'action qu'il nous suggérera et renoncer, si nécessaire, à ses

vues partisans. Sans unité, le groupe français gaspille ses énergies . . . et la langue française se meurt.

Si le choix d'une tactique pour notre action est discutable, le problème moral, lui, ne l'est pas. A-t-on le droit, en conscience, malgré son contrat d'instituteur et malgré la "loi", d'enseigner en français. Ici, il s'agit d'un problème de morale. Ce sont donc les prêtres et les moralistes qui ont compétence pour y apporter réponse.

Dans son encyclique "Divine illius Magistri", Pie IX écrit: "La famille reçoit immédiatement du Créateur la mission et conséquemment le droit de donner l'éducation à l'enfant, droit inaliénable parce qu'inséparablement uni au strict devoir corrélatif, droit antérieur à n'importe quel droit de la société civile et de l'Etat, donc inviolable par quelque puissance terrestre que ce soit". Edition ESP; nos 194-5, p. 14). Le droit de l'Etat lui est communiqué par Dieu "en vertu de l'autorité sans laquelle elle ne peut promouvoir ce bien commun temporel, qui est justement sa fin propre" (ibid. p. 19). Ce n'est donc pas la force, ou la conquête qui fonde l'autorité de l'Etat, mais Dieu. Bien plus le droit l'Etat est limité par les droits antérieurs de la famille et de l'individu. Si les Etats-Unis allaient conquérir le Mexique, leur force ne leur donnerait jamais le droit d'arracher du coeur des Mexicains leur culture et leur langue.

Contrairement aux minorités formées d'immigrants qui arrivent dans un pays déjà organisé et qui doivent accepter ses lois et ses façons de vivre, les canadiens français sont déjà au Canada, ont déjà des droits avant même la venue du conquérant anglais. Ces droits, aucune loi ne peut nous les enlever. Celle qui prétend le faire est inique et ne peut pas fonder une obligation de conscience. Le "Manitoba Act" de 1871 reconnaît nos droits. Déjà, la loi de 90 les restreint injustement en assimilant la langue française à la langue des autres minorités. La "loi" de 1916 veut écraser



ser définitivement notre droit au français à l'école. Cette "loi" est fondée non pas sur la nature ou l'autorité divine mais sur la force du nombre. Les fondateurs de l'Association le comprennent bien. Ils groupent les canadiens français pour défendre non pas cette pseudo-loi mais nos droits.

Au congrès, son excellence Monseigneur Baudoux a rappelé avec à propos cet extrait de l'encyclique "Pacem in terris": "Nous devons déclarer de la façon la plus explicite que toute politique tendant à contrarier la vitalité et l'expansion des minorités constitue une faute grave contre la justice, plus grave encore quand ces manoeuvres visent à les faire disparaître." (Edition du jour: p. 76)

La suite du texte invite les minorités à ne pas "exagérer l'importance de leurs particularités, au point même de les faire passer avant les valeurs humaines universelles". (Ibid, p. 26). Est-ce faire passer ses particularités avant les valeurs universelles que de vouloir être éduqué dans sa langue? D'ailleurs, nous sommes plus qu'une minorité réclamant ses droits; nous sommes une nation qui a donné au Canada sa culture première et qui a bâti le pays.

Continuons à discuter nos tactiques pour recouvrer nos droits mais cessons d'invoquer l'obligation de conscience. Sur cette question, il n'y a pas de discussion possible: la loi des écoles ne lie pas nos consciences car elle est injuste.

D'ailleurs nous avons sur ce problème non une simple opinion de moralistes, mais le témoignage explicite des évêques. Monseigneur Béliveau disait: "Vous voulez du français, mettez-en." Il indiquait clairement par là, que la "loi" de 1916 n'engage pas en conscience. C'était agréable d'entendre Monseigneur Baudoux rappeler de nouveau aux congressistes que la loi qui prétend nous écraser est injuste.

Cessons d'inquiéter les consciences et apportons pour appuyer l'exécutif de l'Association une énergie sincère et sans mesquinerie. Le français s'en portera mieux.



## *Hommages des Soeurs Missionnaires Oblates*

... La culture témoigne de l'homme  
La langue témoigne de la culture ...

# CKSB

1050 à votre cadran.

Saint-Boniface

LE PREMIER POSTE DE LANGUE  
FRANCAISE DANS L'OUEST CANADIEN.

*"Si nous voulons du français, c'est à  
nous d'en mettre."*

*(Mgr Béliveau)*

*Les Jeunes Franco-Manitobains*



# Page des Jeunes

## MES PHOTOS

A coulé  
une larme  
le soir  
de son départ  
Un cœur  
saccagé  
devant  
une parole  
L'aurore bleu  
revêtu  
d'un orange  
soleil  
Un ciel blanc  
habillé  
de lourds  
vêtements gris  
Une main  
tremblante  
souriant  
je l'ai prise  
Couché  
le soleil  
arrivées  
les étoiles  
Un cri  
retentit  
un cœur  
éveillé  
Pleure  
la terre  
du tonnerre  
Un cœur  
écoutant  
le bonheur  
du pauvre  
Un matin  
fleurissant  
devant  
l'aurore  
Une main  
noire  
rabaissée  
par une blanche  
Sentier blanc  
de peur  
conduisant  
au carrefour  
de ta vie

martial marcoux

## LE PETIT PRINCE AU MANITOBA

C'était un dimanche d'août. Je faisais, comme l'on fait mon père et mon grand-père, le "tour des champs".

Je me félicitais d'un champ de blé particulièrement doré, quand, là-bas, au milieu du champ, je découvris une éclaircie de gerbes abattues. Comme une couleuvre pâle, un sentier serpentait dans le champ, un sentier qui déroulait de l'éclaircie.

Suivant attentivement cette rayure des yeux, j'en eus vite découvert la tête; elle bougeait.

Il y avait comme une goutte d'or, à peine discernable des épis frangés, se déplaçant sans cesse dans ma direction; et quand le vent fléchissait les gerbes, on pouvait apercevoir des points bleus au milieu de la goutte d'or.

La couleuvre déboucha enfin sur le chemin où j'attendais. Et là, elle mourut, en accouchant d'un tout petit homme habillé de rose, qui, aveuglé par la clarté, me demanda: "Où suis-je tombé?"

— Au Manitoba.

Ainsi s'expliquait le mystère du sentier qui commence au milieu du champ; il était tombé. J'ai voulu le faire monter en voiture, lui offrant de l'amener chez moi, mais: "Il y a des roses chez toi?"

— Oui.

— Alors, pas question.

Très bien. Je l'invitai tout de même à faire avec moi le tour des champs.

"Monter dans cette bagnole! Jamais!"

J'étais donc à pieds avec ce mystère ambulant.

Le gravier crissait sous nos pas, la brise jouait dans ses cheveux, fouettait son visage rose et le Petit Prince aurait voulu braver tous les ruisseaux, grimper tous les arbres, chanter plus fort que tous les oiseaux...

J'en pleurais moi-même de joie tant la sienne débordait dans mon cœur.

Et j'ai pleuré encore quand, seulement quelques heures plus tard, il voulut retourner...

"Je ne m'ennuie pas ici mais j'ai d'autres planètes à visiter, ici c'est la joie, là-bas, c'est le travail qui me la méritera..."

Michel Préfontaine



## MES DOUZE COPAINS

Janvier, ami fidèle, vêtu de ta toge blanche, chaque année, tu me rends visite le premier; tu renouvèles mon espoir, chasse mes tristesses dans la joie de ton retour. Février, jeune et ennuyeux, tu arrives et vite tu repars; au moins puis-je dire que tu n'es point avare du temps.

Mars, guerrier courageux, dur envers tes ennemis, doux envers moi, ton ami, de tes vents brûlants, tu harcelles le froid.

Avril hésitant entre le froid et la chaleur, chaque année, pour résoudre ce problème, tu viens me demander mon avis.

Mai, qui abhorres la neige, tu t'en tiens éloigné; jardinier habile, tu étales partout tes plus grandes oeuvres: les fleurs et les bourgeons.

Juin, parfois généreux, parfois dur, tu moissonnes le travail des écoliers.

Juillet, fêlard et insouciant, tu aimes la chaleur, les plages, tous les plaisirs; tu es toujours souriant et, avec moi, tu partages tes joies.

Août, tu portes le nom d'un roi; ton royaume, ce sont les roches, la terre, les lacs et les mers; tout être vivant, tout être inanimé.

Septembre, couronné d'un feston doré, tu cueilles le blé mûr sous un ciel où l'orage a vaincu l'azur.

Octobre, ami triste, ruisselant de pleurs, c'est pour la nature, ton immense douleur...

Novembre, mordu par la bise, tu achèves lentement ta triste besogne; tu ensevelis les feuilles mortes.

Décembre, festonné d'une auréole blanche, je vois à peine ton visage de vieillard à travers les flocons qui tombent doucement.

Gérald Desbiens

*nature noire*

danse des gibets  
équation sous-moustiques  
bondissement  
mauve à la pourriture  
passe-frôle  
des archanges qui  
touchent aux mouettes  
princes blancs  
flanqués à la mer boueuse  
ciel d'un macadam tapissé  
équilibre des nuages  
raffolés d'éclairs  
vent de l'idiot  
pourpre crachée  
présentation susurrée  
aux houles de la mer  
métamorphose  
l'impasse du visionnaire  
ah! toujours elle reste  
diluvienne

roger léveillé

## JEROBOAM

Il était vieux, Jéroboam. Il était très vieux. Mais ses quatre-vingts ans ne se devinaient que par ses cheveux blancs éternellement mêlés, éternellement sur ses yeux. Même les cicatrices et les rides nombreuses de sa figure lui donnaient l'air d'un sage, d'un vieil homme qui a appris par ses fautes et s'est corrigé. Une ou deux rides s'étaient attaquées à sa figure plus opiniâtrement que les autres. Cela eut dû être un temps d'épreuves pour le vieux. Ses yeux rieurs et parfois même moqueurs ne connaissaient que la joie et peut-être au besoin la sévérité.

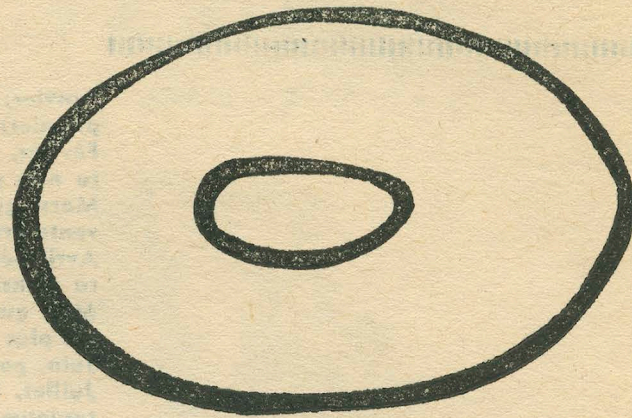
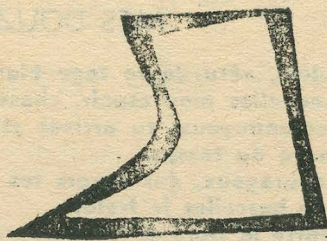
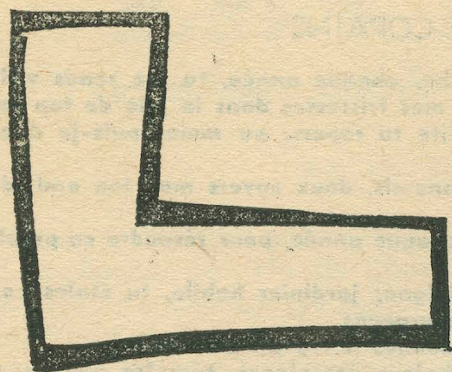
En tout, Jéroboam était droit devant les hommes, et, surtout, devant Dieu. Tous connaissaient Jéroboam et le connaître c'était l'admirer. On le voyait, chaque matin, lentement en route pour la petite église paroissiale. Et, chaque matin il revenait, lentement encore, entouré de petits. Car c'était un conteur. Et quel conteur! Les enfants étaient cloués devant lui par un intérêt inlassable; ils écoutaient très attentivement, ce qui était pour plusieurs très contraire à leur nature. Et toujours, Jéroboam tirait de ses historiottes, dont il avait une inépuisable provision, une maxime qui devait s'ancrer chez ses petits auditeurs pour toujours. Ça, c'était Jéroboam.

Oui, c'était Jéroboam: car il y a deux ans, il nous a quittés pour le ciel, sa récompense éternelle. Il a certainement déjà son auréole. Il doit être heureux là-haut... mais quelquefois, il se souvient, et regarde tendrement vers son village, vers ses petits.

Jéroboam...

Gérald Allard





par Michel Lagacé

Les négociations avortées entre l'Angleterre et le Marché Commun semblent presque oubliées et, de nouveau, les grandes capitales du monde bourdonnent du va-et-vient des diplomates et des politiciens.

A Genève, les négociations préliminaires au sujet de la réduction des tarifs entre les pays qui constituent GATT semblent justifier un optimisme modéré.

Dans cette même capitale, les négociations interminables au sujet d'un traité qui mettrait fin aux essais atomiques ne laissent pas entrevoir un accord satisfaisant entre les puissances nucléaires.

A Ottawa, une réunion des membres de l'OTAN vient de se terminer et, bien que les répercussions de ces discussions ne soient pas encore très claires, certaines remarques sont possibles.

L'OTAN fut créé dans le but d'organiser de nouveaux ramparts contre toute agression. Si ses membres le veulent, ils peuvent donner à cette organisation une vitalité et une expression d'urgence devant tout danger.

Cependant, il est devenu clair que les membres de l'OTAN ont raison de craindre l'indifférence plus que l'opposition communiste.

En effet, lorsque la Russie s'est montrée agressive, les pays libres se sont unis devant le danger commun pour protéger les intérêts communs. Mais, dès qu'il s'agit de donner plus de force et de vigueur aux institutions de l'OTAN — et cela sans menace communiste pour les y pousser — nous n'entendons que discussion stérile.

Depuis quelque temps, on constate une accalmie dans les relations est-ouest. Au même moment, les membres de l'OTAN se

sont permis le luxe de discussions et même de divisions sur des questions fondamentales, discussions qui pourraient aussi bien refaire que défaire cette organisation. Le général de Gaulle a laissé entrevoir, soit par ses subordonnés ou soit à l'occasion d'interviews, qu'il ne permettrait pas à la conférence d'Ottawa de renverser ses revendications d'une force nucléaire indépendante.

De son côté, l'Angleterre s'affirme prête à remettre ses forces nucléaires sous le commandement de l'OTAN, mais à condition de pouvoir les retirer lors d'un grave péril national.

Aux membres de l'OTAN, cet arrangement pose de graves questions. Comment, par exemple, le commandant de l'OTAN pourrait-il remplir le vide qui se produirait au moment où l'Angleterre retirerait toutes ses forces nucléaires? Inutile de dire que ce vide devrait se combler rapidement si la situation internationale se détériore au point d'obliger l'Angleterre de rappeler ses forces.

De plus, les membres de l'OTAN se demandent s'il serait possible pour eux de ne pas s'engager dans un combat si grave que l'Angleterre se verrait obliger de rappeler ses forces.

Ses membres de la conférence tenue à Ottawa affrontèrent des problèmes de ce genre. Il semble qu'ils ont abordé trois sujets de discussion et la rapidité des délibérations témoigne de l'efficacité des travaux préparatoires des diplomates de l'alliance.

Premièrement, ils ont étudié le problème d'un équilibre plus satisfaisant entre l'emploi des armes nucléaires et conventionnelles. Cette question se pose depuis plusieurs années, mais jamais auparavant avec tant d'acuité. Il



Téléphone: WHitehall 2-4620



# LA NÉCESSITÉ D'UNE FORMATION

par Paul Savoie

Quand une personne étudie, chose parfois onéreuse, il lui faut absolument trouver ensuite un moyen de refaire son esprit et de retrouver son énergie. Le jeune étudiant ne peut pas souhaiter accomplir à plein ses travaux manuels et intellectuels s'il ne se permet pas quelque repos, quelque variété dans la cours de ses journées. Surtout le collégien qui va en classe six jours, même sept jours par semaine; s'il ne consacre du temps à des activités reposantes, il ne pourra jamais soutenir le coup qu'exige son cours. Le cours dure dix mois. Et si pendant ces dix mois l'élève n'a rien fait pour détendre ses nerfs, pour tranquiliser son cerveau, pour affermir son corps, s'il ne fait rien pour amoindrir le choc butal qu'est l'étude sur l'esprit, comment peut-il souhaiter, même s'il est des plus brillants, continuer avec succès son ascension?

C'est sûr. La vie n'est pas faite seulement de loisirs, de plaisirs; mais ni seulement de travail et de concentration. Il faut s'entraîner à construire des édifices stables. La vie de l'homme gît sur une balance. Le but de l'homme c'est de tendre à l'équilibre de cette balance. Il faut commencer le plus tôt possible à construire cet édifice humain qui pourra recevoir de bon gré et les bonheurs et les malheurs.

La balance se construit au cours d'une longue préparation. Les bases de cet édifice humain s'établissent dès le jeune âge, et surtout à l'âge de l'étudiant: en suivant des conseils, en prenant des décisions, en gardant les bonnes habitudes et en rejetant les mauvaises...

Etudiant, comment t'équiper le mieux possible pour supporter le fardeau de la vie? D'abord, tu dois tendre à l'équilibre de ta personnalité: en ménageant ton temps en vue des études, des activités, des repos et des rencontres.

Etudier fort quand il faut étudier. Ensuite participer à quelques organisations pa-

rascolaires, telles la J.F.M., la S.M.J., etc., qui contiennent une abondance de ressources pour compléter la formation; participer aux débats, aux discussions, aux réflexions d'une assemblée; celui qui s'en donnera la peine retirera un fruit succulent. Et ce fruit est grand. Peut-être inconsciemment l'élève, au sein d'une assemblée, s'imbibera de réflexions, de points de vue qui lui profiteront sûrement plus tard. Les sports à leur tour sont essentiels et ne doivent pas être négligés. C'est là où se trouve le repos complet de l'esprit et du corps. Là où se trouve un sportif modéré, là se trouve un esprit modéré. Sortir de temps en temps avec une jeune fille, voilà un autre élément formateur dans l'éducation. Rendu à l'adolescence, l'étudiant doit découvrir le sens de la co-éducation et doit s'éduquer sainement.

Donc il faut un peu de tout dans la vie, mais il faut aussi exceller dans quelque chose. Ce dont les petits détails bien agencés qui font du tout une belle construction. Au collège, l'important c'est l'étude. Mais se confiner à l'étude seule serait s'encadrer entre des barreaux, difficiles à briser plus tard. Il faut s'entraîner à entourer l'activité centrale d'activités nécessaires; celles-ci paraissent minimales, mais souvent elles sont d'une importance vitale.

Telle est l'étude. L'étude sans repos, sans évasion vaut ce que valent les sports sans périodes... Tout porte une valeur. La formation a la sienne quand on suit autant que possible le bon sens, les suggestions saines, la conscience.

Vivre sa vie, c'est bien vivre sa vie. Pour bien vivre, il faut réfléchir. Réfléchir sur soi, voir ce qu'il faut faire pour s'améliorer, et le faire. Pour que l'étudiant accomplisse à plein son devoir d'étudiant, il devrait commencer par suivre les normes ordinaires de formation: faire ce qu'il faut faire, se permettre un repos sain après des efforts, vivre une vie chrétienne exemplaire...